Nicola Bourguignat, *Les grains du désordre. L'État face aux menaces frumentaires dans la première moitié du XIX^e siècle*

Aline Alquier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/40847>

DOI : 10.4000/studifrancesi.40847

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2004

Pagination : 204

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Aline Alquier, « Nicola Bourguignat, *Les grains du désordre. L'État face aux menaces frumentaires dans la première moitié du XIX^e siècle* », *Studi Francesi* [En ligne], 142 (XLVIII | I) | 2004, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 09 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/40847> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.40847>

Ce document a été généré automatiquement le 9 septembre 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Nicola Bourguignat, *Les grains du désordre. L'État face aux menaces frumentaires dans la première moitié du XIX^e siècle*

Aline Alquier

RÉFÉRENCE

NICOLA BOURGUIGNAT, *Les grains du désordre. L'État face aux menaces frumentaires dans la première moitié du XIX^e siècle*. Paris, Editions de l'Ecole des Hautes études en sciences sociales, 2002, pp. 542.

- 1 Si ce très riche ouvrage d'un spécialiste des révoltes frumentaires intéresse aussi des chercheurs moins spécialisés sur la ruralité, c'est qu'il étudie en profondeur l'avant-dernière, et la plus violente, des révoltes frumentaires du XIX^e siècle. Il s'agit des troubles dits de Buzançais car ils débutèrent, le 13 juin 1847, sur le marché de ce village avant de s'étendre à plusieurs localités, domaines et moulins de l'Indre, de la Nièvre, de la Sarthe. Or cet événement a tellement frappé les sensibilités libérales du temps qu'il est en quelque sorte entré en littérature. C'est ainsi qu'il y est fait une allusion épisodique dans *Les Misérables* ; qu'une scène de *L'Education sentimentale* montre l'étudiant révolutionnaire Sénécal glorifiant «le pain du peuple» ; que Jules Vallès, dans *Les Blouses*, y fait un vibrant écho.
- 2 Dans une lettre du 5 février 1847 à son cousin Vallet de Villeneuve George Sand prend vigoureusement parti pour les insurgés. Des taxations sauvages des prix des grains, suivies de saisies du récolte, puis de pillages s'étant produits à peu de distance de Nohant, le maître de Chenonceau avait écrit sa sympathie à George, qu'il croyait éplorée.. Elle le rassura vite dans l'unique lettre ayant trait à cette affaire (*Corr. G.S.* , VII, 608 sq.) . L'écriture y juge avec une infinie compréhension les agissements des

Berrichons mis en cause: «des gens qui ont faim et qui se fâchent contre les avares et les spéculateurs. Ils ont montré un rare discernement dans leurs vengeances qui, pour être fort illégales, n'en étaient pas moins justes» Elle se fait plus sévère envers deux propriétaires de domaines pillés, affirmant que ceux qui ont su recevoir les émeutiers «avec une fermeté noble et polie, ont été respectés corps et biens». Dans la n. 3 de *Corr. G. S.*, p. 609, Georges Lubin nuance cette opinion en se référant aux témoignages rapportés par la presse et aux débats judiciaires: des gens polis auraient été molestés, un domestique aurait «payé» pour son maître. Néanmoins l'éditeur de la *Correspondance* approuve Sand quand elle souligne «L'énorme responsabilité des spéculateurs et accapareurs». «N'y a-t-il pas», conclut-elle, à l'adresse de celui que l'historien appelle «son ultra-réactionnaire cousin», «quelque chose de plus révoltant que de voir des hommes privés de tout perdre patience et demander du pain un peu haut ? C'est de voir des hommes gorgés d'argent refuser le nécessaire à leurs semblables et se frotter les mains en disant que l'année est excellente pour faire de bonnes affaires sur les blés [...]. Entre ceux qui vont comparaître aux assises et ceux qui vont les accuser, je ne sais pas trop lesquels ont mérité les galères».

- 3 Réunie en hâte à Chateauroux, la cour d'assises n'eut pas d'états d'âme: trois condamnations à mort, vingt autres aux travaux forcés à perpétuité ou à temps furent son impitoyable verdict. Mais en cette période de crise économique, l'opinion libérale fut frappée par l'événement. D'autant que la revendication des émeutiers, d'abord fixée sur les denrées (ces provinces pauvres souffraient d'une misère endémique) déborda de ce champ pour se faire politique. L'exigence de justice entraînait les paysans à envisager une refonte des responsabilités de l'Etat à l'égard de tous les intéressés, avec mission absolue d'assurer le pain des pauvres. Phénomène significatif souligné par l'historien: la complicité passive avec les contestataires, de maires de village et de représentants du patriciat urbain, agissant comme un contre-pouvoir, alors que le régime orléaniste tentait d'insuffler une coloration économique libérale et de réprimer les classes dites violentes. Le droit au travail, au pain, la réflexion sur le crédit, le commerce, le monopole, allaient, portés par un tel contexte, nourrir les débats publics autour de la Deuxième République. George Sand devrait une part de sa popularité en 48 à cette fermeté de 47, tandis que le peuple tiendrait quelque rigueur à Lamartine d'avoir, tout en déclarant sa sympathie aux malchanceux, réprouvé la violence.